

En rentrant, elle avait un peu de fièvre. "Tu parais souffrante, lui dit sa mère. Qu'est-ce que tu as? Irons-nous vraiment à ce bal, tout à l'heure? Tu ferais mieux de te coucher." Mais Berthe n'en voulut rien entendre: cette soirée, espérait-elle, dissiperait son malaise et ses idées fixes.

Quelle chimère! Dès leur entrée dans les salons, Mme Florimonde et sa fille donnèrent en un groupe d'hommes qui disputaient à voix très animée de la guerre possible selon certains, imminente selon d'autres, entre la Russie et le Japon... Et les valseuses mêmes ajoutaient au trouble de Berthe: celle-ci, très lente et un peu triste, évoquait d'immenses plaines, blanches ou grises, des bandes de loups, des galops sans fin, et des théories de paysans camards et barbus venant aux grandes fêtes porter des vœux "au petit père et à la petite mère"; tel autre rythme, moins lourd au contraire et plus délicat, suggérait l'image de villes cachées au printemps sous des arbres en fleurs, d'une mer argentée que sillonnent des voiles légères et de quelque étrange réception dans un palais tout laqué d'or, au son de guitares en sourdine, et au fracas lointain des salves de l'escadre...

Elle s'oublia si bien en ces extravagances que, s'étant assise à l'écart, lassée par quelques danses acceptées coup sur coup, elle tressaillit brusquement, prise d'un grand frisson, tandis qu'une voix lui disait:

—Allons, Mlle Berthe, voulez-vous que j'aie me plaindre à votre mère?... Qu'est-ce que cela signifie, s'il vous plaît, de rester ainsi exposée en plein courant d'air, par ce froid! Regardez-moi cette fenêtre qui bâille, là-bas...

L'enterrement de Mlle Berthe Florimonde s'engagea lentement sur les boulevards, au milieu de Paris silencieux. Il n'y eut pas un sauteur, pas un gavroche qui ne s'arrêtât, plein d'une vague et fugitive pitié devant ce cercueil, enfoui sous les tentures blanches et toute une moisson de lys, d'azalées, d'orchidées et de roses. Un malheureux à cheveux gris se traînait lourdement derrière le corbillard: c'était M. Florimonde, vieilli de vingt ans pendant cette maladie foudroyante de quelques jours.

Deux hommes, tête basse, les traits creusés et les yeux rouges, suivaient côte à côte le cortège, à deux pas de M. Florimonde. L'un était blond comme un slave, et l'autre très brun au contraire, petit et maigriot. Ils passèrent ainsi devant les bureaux d'un journal quotidien; la foule y stationnait, retenue par des affiches colossales, où des formules se détachaient en grandes lettres multicolores: "Les hostilités sont ouvertes; initiative des torpilleurs japonais; désastre maritime des Russes."

Mais la funèbre procession poursuivit sa route, et les deux hommes, dont les regards ne quittaient point le sol, ne virent ni les placards éclatants, ni les badauds, ni l'énorme carte de Mandchourie et de Corée qui masquait deux fenêtres du journal.

Chacun d'eux se rappelait sa vie, ou mieux leur vie commune depuis six mois: leur culte pour cette Berthe envolée, culte né presque le même soir de juillet, puis la rivalité furieuse, un duel inutile et secret, et la double demande en mariage, après une correspondance éperdue avec les familles lointaines; puis, les ajournements, les hésitations, l'automne, l'hiver, le théâtre, le monde...

Puis, deux brusques rappels, ici dans un régiment de cavalerie qui gagnait la Sibérie, là près de Son Excellence le maréchal: le train pour Pétersbourg, le rapide de Marseille...

Et enfin, les voici tous deux, marchant derrière la chère dépouille, à travers ce Paris qu'ils quittaient demain, tout à l'heure même...

* * *

Au cimetière, devant la tombe recouverte, M. Florimonde ne sut à leur vue retenir des larmes nouvelles.

Après quoi, Alexis Variaïoff et le prince Houshawa, serrés l'un contre l'autre, s'éloignèrent de la foule sans mot dire. Parvenus à la rue, devant la porte, les pauvres amoureux échangèrent un regard désespéré. Ayant souffert la même et inoubliable peine, frères à jamais, ils se jetèrent soudain en sanglotant au cou l'un de l'autre.

Puis, ayant pris deux fiacres, ils s'en furent chacun de son côté, qui vers le Nord, qui vers le Sud, pour se faire la guerre.

LE VIEUX CHEMIN

Dans le vieux chemin rempli de mystère,
Où meurt chaque bruit, s'éteint chaque pas,
Où la voix du vent se fait plus légère,
Dans le vieux chemin rempli de mystère,
Notre jeune amour a chanté tout bas.

Dans l'étroit sentier, personne ne passe
Et la ronce étend ses rameaux touffus,
Pour marcher à deux, il faut qu'on s'enlace.
Dans l'étroit sentier, personne ne passe,
Mais là, bien des fois, nous sommes venus.

Dans le chemin creux bordé de grands chênes,
Ainsi qu'un berceau sous un voile épais,
Dort l'oubli profond des choses humaines.
Dans le chemin creux bordé de grands chênes,
Nous étions, jadis, doucement bercés.

Nous marchons ensemble à travers la vie
Comme nous passions par l'étroit chemin
Moi, contre ton cœur tendrement blottie,
Nous allons ensemble à travers la vie
Par la même route à la même fin.

Notre frais amour, conservé dans l'ombre,
Ne s'est pas flétri sous l'ardent soleil,
Nous le retrouvons dans le chemin sombre.
Notre frais amour, conservé dans l'ombre,
Chante dans nos cœurs un hymne pareil.

La mort nous prendra du même coup d'aile.
L'éternelle paix, comme au chemin creux,
Descendra bercer notre amour fidèle.
La mort nous prendra du même coup d'aile;
Le même sommeil fermera nos yeux.

Dans le vieux chemin rempli de mystère,
Notre ombre, souvent, reviendra la nuit
Ecouter encor la chanson légère
Que, dans le chemin rempli de mystère,
Notre jeune amour murmurait sans bruit.

THILDA.



Mœurs rurales françaises — La ronde du feu de la Saint-Jean, d'après le tableau de Jules Breton